

me de ce nombre de ceux qui puisaient instruction dans cette capitale des sciences et des lettres, écoutez ce que rapportent les écrivains du temps. Les maîtres et les étudiants de Paris étaient si nombreux que lorsqu'ils allaient en procession à St. Denis, les premiers étaient entrés dans l'Eglise de l'abbaye quand les derniers étaient encore dans l'Eglise des Mathurins à Paris, c'est-à-dire, à la distance de deux lieues et demi environ. Il y eut jusqu'à 5,000 grandes à la fois dans l'université; dans une occasion celle-ci promit d'envoyer 25,000 écoliers pour augmenter la pompe d'un convoi, dans un temps elle compta 40,000 élèves. Laissons de côté une multitude d'autres faits. Messieurs, je m'arrête; mais quand on a étudié un peu l'histoire littéraire du moyen-âge et qu'on entend appeler cette époque l'âge de l'ignorance, on sourit de pitié, et l'on voit qu'une telle inculpation s'explique que par la profonde ignorance de ceux qui la font.

MELANGES RELIGIEUX.

Observations sur l'écrit de M. B. du comté de H.

(Avenir du 29 septembre.)

Suite.

Nos lecteurs se rappellent que nous avions entamé, mardi, le chapitre des maximes de M. B.; nous allons le poursuivre aujourd'hui avec l'amour de la vérité et de la modération que requiert la présente discussion.

Pour s'assurer les suffrages de ceux mêmes qu'il veut dévaliser, M. B. leur dit avec un flegme, qu'un être un peu sardonique accuse pourtant de duplicité: Messieurs du clergé, "l'abolition des dîmes n'est pas moins dans votre intérêt, que dans celui des contribuables." Car, voyez-vous, "les richesses corrompent;" aussi Notre Seigneur vous a-t-il commandé de "n'avoir ni or ni argent."

Au risque même de donner un grand scandale à notre adversaire, nous allons attaquer les conclusions peu philosophiques qu'il tire de si belles prémisses. L'erreur n'est souvent qu'une exagération de la vérité; c'est le tort de M. B. d'errer par excès. Les esprits droits et sains considèrent toutes les circonstances, les fins, les époques, les idées etc., et puis ils décident, en évitant également des écueils opposés. Pour apprécier quel est l'état qui convient le mieux au clergé, ils ne considèrent pas seulement ce qui peut être plus parfait, abstraitivement, mais ce qui est plus propre à remplir le but de l'existence du clergé au milieu de la société.

Or, l'état de pauvreté auquel ceux qui veulent l'abolition des dîmes, sans une indemnité équivalente, voudraient réduire le clergé Canadien, convient-il mieux qu'un autre aux fins du sacerdoce en ce pays? M. B. veut que les prêtres n'aient ni or ni argent. Dans un nouvel écrit, qui se lit sur l'Avenir du 9 courant, il veut qu'on rétablisse l'état de choses qui existait au temps des Apôtres. Or, dit-il "les apôtres ne recevaient pas de dîmes, et ne prélevaient pas d'impôts..." ils vivaient des "professions diverses: St. Pierre était pêcheur et St. Paul voilier, et ce dernier disait... "qu'il n'était à charge à personne et que son travail lui suffisait pour vivre. Aux Etais-Unis, des ministres protestants sont hôteliers, cordonniers, etc... Beaucoup de ministres en Canada se sont faits instituteurs." Nous croyons que ces idées là sont suffisamment éclairées: les ennemis des abus veulent que le prêtre gague sa vie en exerçant un métier ou une profession quelconque.—Ce serait perdre notre temps et insulter au bon sens que de combattre ces ridicules excentricités: il n'y a qu'un parti à prendre, c'est de les vouer au mépris qu'elles méritent.

Mais du moins, diront quelques mystifiés, il convient que le clergé soit pauvre; il n'en sera que plus pur et plus populaire.

Discutons impartialement cette question, et supposons d'abord le clergé tel que M. B. vou-

drair le voir, c'est-à-dire, n'ayant rien à lui et n'étant pas sûr de recevoir des autres. Cette pauvreté là serait-elle, oui ou non, dangereuse pour le clergé? Ce n'est pas tout: un clergé ainsi situé procurerait-il à l'Eglise l'utilité pour laquelle Jésus-Christ l'a établi? Certes, pour laquelle l'absolue est admirable! Mais il n'en est pas moins vrai qu'il ne faut pas imprudemment changer les conseils évangéliques en préceptes. Les jeunes continents, les macérations, le martyre enfin, sont bien admirables; mais le bon sens répugne à faire de tout cela une obligation fixe et permanente. Quand Salomon voyait un égal danger dans les richesses et la pauvreté, il avait raison sans doute: quand Dieu dit que beaucoup de péchés ont été commis à cause de la pauvreté (Eccl. 27. 1.), il révéla ce que comprend facilement quiconque considère le cœur de l'homme. La parfaite pureté de cœur est difficilement compatible avec le besoin de se soustraire à une pénible pauvreté.

"La pauvreté produit la bassesse et un penchant secret à faire le mal," dit Platon, dans sa République: "Malesuada fames," dit Virgile.—Sans doute qu'un clergé dont tous nous le demandons, sans faire un mystère de notre pensée, y aurait-il une grande profondeur de vues à soumettre tout un clergé à une telle épreuve? Le danger des richesses ne se reproduirait-il pas sous une autre forme dans la pauvreté? Et enfin la richesse serait-elle dangereuse pour des hommes supposés capables d'en faire constamment un tel mépris!

D'un autre côté, un clergé si pauvre produirait-il le bien pour lequel il est institué? Allons M. B., qu'en pensez-vous? Si les prêtres se faisaient instituteurs, qui est-ce qui entendraient les confessions? Si les prêtres se faisaient pêcheurs, cordonniers etc., que deviendraient les sciences nécessaires à l'Eglise. Il est bien vrai que les apôtres n'étaient que des pêcheurs ignorants; mais c'était alors le temps des miracles: plus tard, il fut besoin que les Pêcheurs fussent remplacés par les Docteurs de l'Eglise. Si vous convenez que dans le XIXe siècle, le clergé doit avoir de la science, il faut donc lui fournir les moyens de l'acquérir: habitation, aliments, loisirs, honoraires etc.—Maintenant, de ces considérations générales, venons-en au clergé Canadien. Si M. B. fut venu au monde assez tôt pour empêcher la loi des dîmes de s'établir en Canada, les prêtres Canadiens auraient-ils rendu les services dont le pays leur est redevable? Ne parlons pas des milliers d'infortunés qui ont été assistés et consolés par des aumônes, etc.: bornons-nous à constater l'influence publique, sociale, nationale, que le clergé a exercée sur ses compatriotes par les biens temporels que le peuple lui a mis en mains. Pour mieux apprécier cette influence, supposons que le Clergé n'eût pas eu les moyens d'élever des établissements tels que ceux dont il a hérité sur son sol, et dites si l'ignorance n'aurait pas étendu ses ténèbres à un degré aussi disgracieux que funeste. Dites si un Clergé dénué de tous biens temporels, aurait eu l'occasion d'aider, comme il l'a fait, ses compatriotes, à lutter contre les circonstances orageuses qui les menaçaient et comme catholiques et comme Canadiens-Français.

(A Continuer.)

ACTE D'ADHESION DU R. P. VENTURA A LA CONDAMNATION DE SON OPUSCULE INTITULE: Discours funèbre pour les morts de Vienne.

Les journaux du Midi nous apportent la pièce suivante, nous nous exprimons de la manière: "Je soussigné, n'ayant su qu'aujourd'hui seulement, par le moyen du Journal romain, que mon Discours pour les morts de Vienne, déposé et imprimé à Rome à la fin de novembre 1848, a été mis par décret de la sainte Congrégation de l'Index, au nombre des livres prohibés;

N'ignorant pas ce qu'en de semblables circonstances l'Eglise a droit d'exiger d'un de ses enfants docile et soumis, surtout s'il est ecclésiastique, et voulant pleinement m'y conformer;

Me croyant obligé en conscience envers les

âmes que j'ai dirigées, envers le peuple que j'ai évangélisé, de leur donner l'exemple de la parfaite adhésion qui est due au jugement du Saint-Siège apostolique, et que j'ai constamment recommandée dans mes discours;

Ayant toujours déclaré et protesté vouloir soumettre au jugement du dit Saint-Siège apostolique et du Souverain Pontife toutes mes actions, et ayant par là contracté l'engagement solennel envers le public chrétien, de lui prouver par des faits, le cas échéant, la loyauté de mes déclarations et protestations, et la sincère volonté que j'avais de les mettre au besoin en pratique;

Sans y être ni contraint ni conseillé par personne, mais n'écouant que mes propres sentiments qui sont ceux d'un vrai catholique dont, grâce à la divine miséricorde mon cœur n'a jamais dévié;

Librement et de mon propre mouvement je déclare que j'entends accepter, comme j'accepte en effet le susdit décret qui condamne mon opuscule ci-dessus indiqué, et que je le condamne sans restrictions ni réserves, mais dans toute l'étendue du sens dans lequel il a été édicté; doctrines, maximes, expressions et paroles qui, dans mon dit livre ou tout autre de mes écrits, se trouvent ou pourraient se trouver en contradiction avec l'enseignement de la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine, la seule véritable.

Je proteste en terminant que c'est dans cette sainte Eglise, qu'avec l'assistance de Dieu j'entends et espère mourir, quoi qu'il m'arrive et au prix de quelque sacrifice que ce soit.

Montpellier, 8 septembre.
Signé D. Joachim VENTURA, de l'ordre des RR. PP. Théatins.

Je l'atteste, je proteste et le déclare comme ci-dessus."

Nouvelles d'Europe.

Extrait de la Correspondance particulière du Journal de Québec.

Paris, 20 septembre 1849.

En fait de grosse affaire politique, il n'y a guère que celle de la célèbre lettre du Président.—Analysons l'acte en lui-même, et voyons jusqu'à quel point il peut soutenir l'examen de la justice et du bon sens.

Je me pique d'impartialité, monsieur; et je crois en faire preuve, en cherchant, comme je l'ai fait tout d'abord, quelles circonstances pouvaient atténuer le tort de l'auteur de cette déplorable publication. Je lui ai trouvé non point une justification, sans doute, mais une sorte d'excuse, ou si l'on veut, une explication indulgente qu'on peut produire à sa décharge. En assumant à son compte aussi bravement qu'il l'a fait, notre expédition d'Italie, le Président n'a pu la faire passer que sous le couvert de promesses en faveur d'institutions libérales qui devaient être concédées aux Romains par le gouvernement pontifical restauré, et tout le monde doit comprendre qu'il tiennait à faire honneur à sa signature. Or il est de fait que cette conclusion ne paraissait pour le moment; et que le régime actuel président "les Ennemis les Cardinaux et autres Messieurs" n'est point précisément celui qu'avait en vue le gouvernement français. Que ce régime soit peu libéral, et ce qui est pire, peu intelligent, c'est ce qui ne fait pas doute pour moi. Cela ne veut pas dire qu'il soit monstrueux comme s'accroût à la dépendre les amis de la saine République romaine, et les dévots à la Henry VIII. Vue au microscope, une pièce paraît grosse comme un moulin; et aidant une certaine dose de bonne volonté, certains juront que le moulin est de la taille d'un chameau. Lors du microscope de la laine, et des préjugés, une pièce n'est qu'une pièce, mais elle est cela, et j'en suis sûr de ceux qui soutiennent que Rome est gouvernée depuis deux mois par un conseil d'archanges. De simples anges auraient mené les choses tout autrement. Ils auraient eu égard aux dispositions générales de l'esprit public. Ils auraient compris, qu'à tort ou à raison, cet esprit est antipathique aux vieux errements, et ils n'auraient pas songé à rétablir ceux-ci dans toute leur belle intégrité. Ils

annoncent compris que la bourgeoisie romaine, et la masse du peuple ont accueilli, il est vrai, avec plaisir le retour de la souveraineté pontificale, mais que ce bon vouloir se restreint à la personne du Pape, et qu'il est en grande partie fondé sur les réformes et améliorations politiques et administratives dues à la sagesse de Pie IX. Rentrer dans les voies anciennes, c'est tout perdre. Or il est de fait qu'on y revient trop; et il est de fait que, depuis la restauration du gouvernement par les armes françaises, il n'a pas été donné le moindre gage, pas été faite une seule promesse dans le sens d'un gouvernement libéral. C'est dans l'état de choses actuel, est une véritable rétrogradation par rapport à celui qui existait antérieurement à la fuite du Pape. On conçoit donc aisément que des esprits bien disposés d'abord, subissent de tout ceci une influence fâcheuse, et ne ferment plus si hermétiquement leurs oreilles aux mauvais propos du serpent. Quelle est la part précise du Pape dans cette dangereuse conduite du nouveau gouvernement à l'égard des Romains? Il n'est pas véritablement à l'origine des événements; mais il est impossible que les émotions des sombres jours qu'il a traversés n'aient inspiré quelque peu d'excès si généreux n'ont abouti qu'à sa ruine et au triomphe des brigands classiques de l'Italie, transformés en prétoriens de la République romaine; il est naturel qu'il soit tenté de croire qu'il avait fait fausse route, et que les vieilles idées qui lui avaient prêté cette issue, lui semblent douées de sagesse, et parfaitement propres à piloter la barque, quand par un secours inespéré, le ciel l'a fait sortir des récifs où l'avait engagé son imprudente confiance. On, cela est possible; et je crois néanmoins que si le Pape rentrait à Rome, ses impressions seraient considérablement modifiées par son contact immédiat avec la population et ses rapports avec les chefs de l'armée française. Mais tenons-nous aux faits actuels; accordons, supposons ce qui est, et beaucoup au delà de ce qui est; il est entendu que le gouvernement restauré, est intelligent, réactionnaire, tyrannique, persécuteur, rétrograde; mettons qu'il ait même rétabli l'inquisition. Etant admis tous cela, je conçois que M. le Président de la République se fâche et parle ferme. Mais parler ferme ne dispense pas de parler et d'agir raisonnablement; or est-ce bien ce qu'a fait l'auteur de la fameuse lettre?

L'impression produite à Rome par la publication de la lettre a été déplorable. Elle a relevé le courage des démagogues, qui ont machiné une petite manifestation; à laquelle il a fallu couper court par des mesures de police plus complètes à l'égard d'une foule de garnements dont la ville n'est pas encore purgée. Le général Rostolan, gouverneur de Rome, quoique personnellement mécontent du régime des gardiens, n'a pas cru devoir faire à la lettre l'accueil sur lequel on comptait. Il a déclaré avec quelque raison que cette lettre était sans caractère officiel, et que des instructions devaient lui parvenir directement, et non par un chemin de traverse. De là, démission offerte et acceptée; et nomination du général Randon au poste de gouverneur de Rome. Mais diverses objections se présentent, et celle-ci entrante: le général Randon eut se rappeler qu'il appartenait à ce qu'on appelle la religion protestante; on y aurait vu malice, et le pape aurait protesté à son tour. Le piec pris dans cette ficelle inattendue, notre président ne put donner suite à cette affaire, et le général Rostolan restera, provisoirement du moins, à la tête de notre armée d'Italie.

Vous me demanderez peut-être comment le Pape lui-même a pris cette incartade, et quelle réponse il a faite au fella de notre sultan. Comme toujours, une foule de gens le savent, mais non pas moi; et si tant est que le Pape ait déjà répondu, nous n'avons à cet égard aucun renseignement qui me paraisse de quelque authenticité. Que la diplomatie se soit tenue toute entière, sous l'explosion d'une pareille bombe, vous n'aurez pas de peine à le croire; mais au-delà du fait de cette émotion il n'y a que des conjectures.

Les nouvelles de l'extérieur sont aussi à

peu près nulles. Les affaires de la Hongrie ne présentent pas de phase neuve; si ce n'est la soumission de Peterwadein; mais Comorn veut toujours résister, et il va falloir en entreprendre le siège en règle. C'est une place très forte, bien pourvue de garnison et de vivres; mais comme il n'y a pas de délivrance ou de revirement possibles, je doute que la partie soit menée jusqu'à terme. On annonce que sur la sommation qui lui en a été faite par la Russie, le Sultan a ordonné l'extradition des réfugiés Magyars, au nombre desquels se trouvent Kossuth, et les principaux généraux Hongrois. Il me semble que ces messieurs auraient pu s'y attendre; et quelques uns probablement auront pris leurs mesures en conséquence.

Un autre réfugié vient de causer quelque-chose à Turin. Le fameux Garibaldi est parvenu à tromper toutes les poursuites, et à pénétrer dans Gènes. L'autorité que la présence de ce paladin n'a pas, a commencé par le mettre en séquestre, en attendant l'occasion de l'embarquer pour l'Amérique.

L'Angleterre n'a rien qui l'occupe fort en ce moment. Le procès Hudson, et peut-être, si elle daigne y penser, l'insurrection démocratique de Géophilonie. La compression sera pour elle l'affaire de quelques jours. Mais pourtant je crois qu'elle pense aussi un peu au Canada. Sur cette question je n'ai rien à vous apprendre, si ce n'est d'une part que nos journaux commencent à parler de vous, et qu'un langage de certaines feuilles anglaises, on est amené à croire que le gouvernement ne serait pas fort éloigné de rendre au Canada son indépendance. C'est pour Albion un calcul de profits et pertes; et si la première de ces deux colonies ne lui présente pas une supériorité notable, on conçoit qu'il lui coûte peu d'avancer l'époque où la séparation se ferait inévitablement. Devant cet horizon nouveau, je renonce à la parole. Soyez indépendants, ou annexés, ou colonie de la France, je ne sais de tout cela lequel vaut mieux pour vous, et lequel il faut vous souhaiter. Il n'est qu'un vœu que je vous exprime pour la dixième fois: si une révolution vous passe sur la tête, ah! de grâce, qu'elle ne proclame pas le règne de la Fraternité!!!

ATTICUS.

Conseiller du Peuple.

Dans le dernier numéro du Conseiller du Peuple, dit l'Univers, M. de Lamartine s'occupe des instituteurs. Son jugement ne saurait être suspect de partialité, car M. de Lamartine s'est plu, en toute occasion, à exalter les instituteurs et à appeler sur eux les faveurs de Pétrarque. On n'accuse pas non plus l'auteur des Girondins d'esprit rétrograde, de fanatisme clérical, etc. Or, après avoir dit tout ce qu'il attendait d'eux, l'auteur de la Révolution de 1848 leur reproche de s'être laissé égarer ou induire par les prédications des Montagnards, des républicains rouges, partisans odieux des dictatures, des confiscations, des proscriptions, et qui dénonçaient effrontément, comme ennemi de la République, quiconque n'adoptait pas leurs absurdes maximes; puis il poursuit en ces termes:

"Voilà le langage que les émissaires de certains clubs vous ont tenu, et il faut le dire en rougissant, voilà le langage que quelques-uns d'entre vous ont applaudi et répété, corrupteurs de l'âme du peuple, que la société et la République vous avaient donné en garde. Oui, quelques uns d'entre vous se sont faits les vils échos, les entremetteurs d'anarchie de ces terroristes, germination impure et vénéneuse, née de la fange détrempée de sang humain sous les égouts des échafauds de 93... Détournez les yeux, ils n'étaient que trois ou quatre!"

Mais après les terroristes sont venus à vous les socialistes, les communistes, les rénovateurs radicaux de la société, de la propriété, de la famille. Ceux-là ne font pas horreur, du moins ils font pitié, ils font pitié. Ce sont les malades ce ne sont pas les scélérats de la civilisation. Ils aiment les hommes, au fond. Ils ne voudraient le pillage et la mort de personne. Ils ont en tête je ne sais quel remède pour guérir

prit à reconnaître le soin qu'il prenait de moi, afin de m'obliger à me jeter tout entier dans son sein, sachant bien qu'il ne me laisserait pas tomber à terre.

Echappé à ces périls et à bien d'autres, j'éprouvais naturellement une certaine joie, mais elle ne m'empêchait pas de gémir, en me voyant toujours exposé à de nouvelles douleurs et de très cruels tourmens, et condamné à une vie plus pénible que mille morts.

"Je ressentais bien le contre coup de leurs succès ou de leurs revers. Quelqu'un tombait-il sous le fer de l'ennemi? on me demandait aussitôt comment la victime pour les mânes. Amenait-on quelques prisonniers, après en avoir tué quelques uns, selon leur coutume? comme c'étaient des Français ou des amis des Français, mon cœur était toujours en proie à une grande douleur, j'aimais donc par choix les lieux où, loin des habitations je n'étais pas le triste témoin de la cruauté ordinaire des Sauvages, et où je pouvais m'y occuper de Dieu avec plus de liberté et d'ardeur; mais sachant bien que Lia, quoiqu'à veugle, était plus féconde, et avait en plus d'enfants que Rachel, et me rappelant de plus l'esprit de notre Société qui fait préférer le salut du prochain à ces consolations, je restais volontiers dans la cabane. Non seulement je trouvais dans le village plus de facilité pour étudier la langue, mais je pouvais mieux au baptême des enfants et au salut des adultes.

Quand je m'absentais, j'avais à gémir or-

mort sans instruction ou un enfant sans baptême

"Nos Sauvages revenaient donc de la guerre avec 32 prisonniers, six d'entre-eux appartenant à une nation avec laquelle ils n'avaient jamais été en guerre. Contre tout droit et toute justice, ils les accablèrent de coups de bâton, et mutilèrent leurs doigts, selon leur coutume. Cinq autres furent destinés à la mort, ceux qui restaient étaient des enfants, de jeunes filles et des femmes tous réservés à Pesclavage. Leur saint m'inquiétait, car j'ignorais leur langue. Cependant à l'aide de quelques mots que je savais, et surtout avec l'assistance d'un Sauvage, qui parlait les deux langues, je parvins avec la grâce de Dieu à les instruire, et à la baptiser. Voilà ce qui arriva aux fêtes de Pâques.

"A la Pentecôte ils amenèrent d'autres captifs. C'est-à-dire trois femmes avec de petits enfants. Ils avaient tué les hommes à cause de nos Français. Ils dépouillèrent ces femmes de leurs vêtements et même du bruyet et les firent entrer dans le village après les avoir accablés de coups. Ils leur coupèrent les poignes, et ce qu'ils n'avaient jamais fait, ils jetèrent l'une d'elle dans un énorme bûcher, après l'avoir brûlé partout le corps.

"Je fus témoin pour la première fois de ce fait digne de remarque; chaque fois qu'on appliquait le feu à cette femme avec des torches ardentes, un des anciens disait à haute voix: "Démon Aïresko! nous souffrons cette victime que nous brûlons en ton honneur, pour te rassasier de sa chair, et pour que tu

"nous rendes encore vainqueur de nos ennemis."

"Son corps coupé par morceaux fut porté dans les différents villages afin de servir de nourriture.

"Au milieu de l'hiver, ils s'étaient reproché en effet d'avoir traité quelques captifs avec trop de bonté et de ne s'être pas nourris de leurs corps. Aussi dans le sacrifice solennel de deux Ours qu'ils offrirent à leur démon, ils firent entendre ces paroles: "Tu nous punis justement de mon Aïresko, puisque depuis long-temps, nous n'avons pas fait de prisonniers." (Pendant l'été et l'automne ils n'avaient pris aucun Algonquin, qui sont leurs ennemis proprement dits.) nous l'avons offensé "en ne mangeant pas les derniers captifs, que nous avons immolés. Si nous en prenons d'autres, nous te promettons de les manger, comme nous allons manger ces deux Ours." Ils accomplirent leur promesse. J'ai baptisé cette femme en lui portant à boire sur son bûcher. J'avais essayé en vain de la faire auparavant.

"La veille de la navité de St. Jean-Baptiste, de qui il est écrit: plusieurs se réjouiront à sa naissance, l'arrivée de onze captifs Hurons et d'un français vint mettre le comble à mes douleurs ordinaires. Je ne parle pas de trois autres, dont les Sauvages apportèrent les chevelures après les avoir tués, et de dix Hurons parmi lesquels on comptait quelques uns de nos plus illustres chrétiens, qui trompés fidèlement par des dehors d'amitié furent ensuite massacrés.

"Je ressentais bien alors ce châtiment que méritaient mes péchés, et que Dieu avait annoncé à son peuple par ces paroles: Les solennités de vos réjouissances et vos fêtes seront changées en jour de deuil et d'affliction; puisque aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de la Navité de St. Jean-Baptiste, je me suis vu accablé de nouvelles douleurs, qu'augmenta beaucoup depuis la défaite de 100 Hurons, dont une partie fut livrée aux flammes chez des nations voisines, après avoir passé par toutes les horreurs de cruels tourmens. Infortuné que suis-je! suis-je donc né pour voir le malheur de mon peuple!"

"Au milieu de ces poignantes peines, intérieures, et d'autres semblables, "mon âme se consuma dans la douleur et mes jours dans les gemissements. Le Seigneur m'a frappé à cause de mes iniquités et il a fait dessécher mon âme, comme l'araignée. Il m'a rassasié d'amertume; il m'a enivré d'absinthe. "Le consolateur qui pouvait me soulager, s'est éloigné de moi; mais dans tous ces maux nous triomphons, et avec la grâce de Dieu, nous triompherons par celui qui nous a aimés, en attendant celui qui doit venir et qui ne tardera pas, jusqu'à ce qu'arrive mon heime comme celle du mercenaire, ou que mon engagement soit opéré.

"Quoique bien probablement, je puisse m'échapper, si je le veux, soit par la colonie des Européens ou par le moyen des autres Sauvages nos voisins, j'ai résolu cependant avec la grâce de Dieu de vivre et de mourir sur cette croix, où le seigneur m'a attaché avec lui.

Qui pourrait en effet, en mon absence, consolider et absoudre les captifs français? Qui rappellerait aux chrétiens hurons leurs devoirs? Qui instruirait les captifs hurons qu'on amènerait encore? Qui baptiserait les mourants? Qui les fortifierait dans leurs tourmens? Qui prendrait soin de régénérer les enfants dans les eaux du baptême, de pourvoir au salut des adultes moribonds et d'instruire ceux qui sont en santé?

"Certainement je regarde comme une Providence toute particulière de la bonté de Dieu que, tandis que la haine de ces Sauvages contre la religion, et la guerre civile qu'ils faisaient aux autres Sauvages, et aux Français à leur occasion, fermait à la foi l'entrée dans ces pays, je suis tombé en leur pouvoir; et que par une effet de sa volonté ils m'avaient cependant conservé jusqu'à présent, malgré eux et pour ainsi dire contre leur gré, afin que, tout indigne que j'en suis je puisse instruire, éclairer dans la foi et baptiser tous ceux qui étaient prédestinés à la gloire. Depuis ma captivité j'ai baptisé soixante et dix personnes enfants, jeunes gens et vieillards de cinq nations et de langues différentes, afin que chaque tribut chaque langue, chaque nation soit représentée devant l'agneau!"

"Voilà pourquoi chaque jour je salue le genou en présence du Seigneur et du Père de mon Seigneur, et qui, si sa gloire le demande, il fasse évanouir les projets des Européens et Sauvages qui songent ou à m'arracher à mon exil ou à me rendre à mes frères. Plusieurs en effet ont parlé de ma délivrance et les